Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 93 (1948)
Heft: 1

Artikel: La fortification permanente a-t-elle fait faillite?
Autor: Montfort
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342356

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La fortification permanente a-t-elle fait faillite ?

I. Introduction.

La fortification permanente a-t-elle fait faillite ?

C'est une question que se sont posée bien des officiers durant la guerre 1939-1945, particulièrement pendant les années 1940-1941, alors que les ouvrages fortifiés s'écroulaient comme des châteaux de cartes sous les coups des *Stosstruppen* allemandes.

Mais, à la réflexion, on finit par comprendre la part qu'il fallait faire à la propagande dans cette affaire, quand on apprit quels « truquages » avaient été employés pour certaines photographies de journaux, *Signal* par exemple.

Après s'être calmée, cette vague de défaitisme, à propos des fortifications, semble reprendre, d'une façon plus atténuée il est vrai, depuis l'apparition de la bombe atomique.

Il paraît donc utile d'étudier ce problème dans son ensemble.

II. Caractéristiques des systèmes fortifiés.

Quelles étaient les caractéristiques des principaux systèmes fortifiés qui existaient en Europe, chez les belligérants, durant la guerre 1939-1945 ?

La ligne Maginot.

La ligne Maginot se distinguait par un système fortifié absolument linéaire, formé de puissants ouvrages, fort bien construits, souvent même avec luxe, mais séparés par de grands intervalles.

Les plans de défense étaient presque exclusivement basés sur le feu.

Afin d'éviter tout effort à la troupe, la mécanisation des ouvrages était très poussée. Quant à la garnison, elle se composait de soldats d'élite, tandis que les défenseurs des intervalles étaient de moindre valeur.

La ligne Siegfried.

La ligne Siegfried, contrairement à la ligne Maginot, était une zone fortifiée très profonde, composée d'ouvrages d'importance moyenne.

Les plans de défense étaient plus souples que ceux de la ligne Maginot et basés, en général, sur une défense extérieure mobile des ouvrages et des zones. Les abords de ceux-ci étaient « truffés » de mines de tous genres.

Les fortifications françaises de la frontière italienne.

Les fortifications françaises de la frontière italienne se présentaient de façon fort différente, de par la nature même du terrain montagneux de ce secteur.

Il ne s'agissait là ni de ligne, ni de zone, mais de noyaux d'ouvrages, ou même d'ouvrages isolés — forts d'arrêt — qui battaient les routes, les cheminements, les voies d'invasion. Certains massifs qui dominent et commandent toute une région — l'Aution par exemple — étaient également fortifiés. Une partie des forts français étaient en superstructure et construits en maçonnerie ou en béton, mais plusieurs des ouvrages se trouvaient sous rocher.

Si bon nombre d'entre eux étaient relativement modernes en 1940, on trouvait cependant de vieux ouvrages qui dataient des périodes de tension franco-italienne de la fin du XIXe siècle.

Dans ce secteur, les Français attachaient une importance très grande à la défense extérieure, et surtout à celle des hauts du terrain qui était confiée, à bien des endroits, à des sections d'éclaireurs-skieurs.

Les garnisons et leurs défenses mobiles étaient composées de troupes de montagne, au moral solide, qui n'avaient pas grande opinion de leurs adversaires.

La ligne Metaxas.

La ligne Metaxas était le système d'ouvrages le plus important de la Grèce, en terrain montagneux. Elle se composait de fortins de grandeur moyenne, reliés entre eux par des galeries, pourvus d'abris de repos, de magasins et de provisions. Les perfectionnements techniques ne semblent donc pas avoir manqué, mais l'armement promis par les Etats-Unis fit défaut et l'on dut finalement utiliser un matériel hétéroclite, composé d'armes grecques et de canons de 7,5 cm. français. Un système de fortifications de campagne, comprenant notamment des nids de mitrailleuses, complétait les ouvrages permanents, sans arriver cependant à donner suffisamment de profondeur à un dispositif généralement très linéaire.

Certains fortins, au bord des routes, étaient placés fort judicieusement, de manière à ne pouvoir être repérés à l'avance par l'assaillant, qui, une fois l'ouvrage dépassé, était atteint à revers.

La grande majorité des fortins étaient sous rocher, contrebattus par un autre ouvrage et entourés de fil de fer barbelé.

L'Atlantikwall.

Les renseignements les plus récents que l'on a sur les fortifications de l'*Atlantikwall* nous sont donnés par le dernier article du major Bauer dans la Revue militaire suisse, après son voyage en Normandie.

Il semble bien que la réputation de ces fortifications ait été surfaite par les Allemands, pour des besoins de propagande faciles à comprendre.

Si, dans certains secteurs, on avait construit des ouvrages d'artillerie importants — ceux qu'on nous montrait pour

nous persuader que la forteresse Europe était invincible — si de nombreuses villas avaient été transformées en « maisons-fortes » après avoir été farcies de béton, à bien des endroits les ouvrages frappaient par leur rusticité et leur légèreté.

Dans ces derniers secteurs, ou apparemment l'attaque n'était pas attendue, on est étonné d'apprendre que certains emplacements n'avaient pas de plaque de blindage, pas de porte, pas de lance-grenades, et que les bétons ne pouvaient se comparer avec ceux de nos ouvrages BBB.

Il faut relever, dans ce système fortifié, l'emploi massif des mines antichars et antipersonnel.

III. Procédés d'attaque.

Ligne Maginot.

Les attaques allemandes de 1940 contre les fortifications frappent, dans leur ensemble, par la similitude qu'elles présentent entre elles. On pourrait les comparer à un véritable scénario où chaque exécutant a son rôle bien établi. Mais, après tout, il n'y a là rien de surprenant : c'est une unité dans la doctrine. Il s'agit, en définitive, d'une attaque préparée, et préparée dans tous ses détails, *d'un coup de main.* Mais alors qu'on s'attendait à ne trouver dans la zone avant du champ de bataille que de l'infanterie dotée de ses armes organiques, renforcée peut-être de pionniers, on fut surpris de voir que les Allemands poussaient très en avant des pièces d'artillerie lourde qui tiraient de plein fouet dans les meurtrières, et l'emploi considérable qu'ils faisaient des explosifs, comme aussi des lance-flammes.

Qu'il s'agisse de récits ou de photographies de source allemande, il est frappant de constater — et il convient de le souligner au passage — avec quelle facilité l'assaillant est arrivé à mettre en position des pièces de tous calibres à distance rapprochée d'un ouvrage. Malgré la témérité avec

laquelle ces actions sont conduites, on est étonné de la passivité dont fait preuve, dans la plupart des cas, la défense. On peut l'attribuer au manque de valeur des troupes se trouvant à l'extérieur des ouvrages, mais aussi à une confiance exagérée en ces derniers, dont les tirs repérés sont considérés comme une panacée.

Nous avons, c'est certain, subi un choc à la suite des résultats soi-disant obtenus par les « Stosstruppen » sur la ligne Maginot. En réalité, la propagande y joua un rôle important. Il n'y a eu effectivement que quelques ouvrages enlevés par la Wehrmacht, au cours de la campagne de France. Comme l'écrit le major Bauer (R.M.S., août 1946) :

« A l'époque de la guerre-éclair, les Allemands — et pour cause — avaient entrepris de démontrer qu'aucun ouvrage de fortification, quelles que fussent la perfection de ses installations et l'épaisseur de son béton, n'était susceptible de résister à l'assaut conjugué de l'aviation, des blindés et des détachements spécialisés de pionniers. A cet effet, tous les moyens parurent bons au service de propagande du Dr Gœbbels, y compris le faux pur et simple à l'intention des neutres, c'est-à-dire des futures victimes de l'agression allemande. Nous avions pu nous convaincre de l'existence de cette méthode dès le printemps 1941, au récit que nous fit à Neuchâtel, un prisonnier français évadé de la ligne Maginot :

» Le Hochwald s'étant rendu intact, dans les premiers jours de juillet 1940, sur la sommation de la commission franco-allemande d'armistice, les Allemands firent remonter à ses postes de combat la garnison d'un des forts de cet ensemble, pour la faire ressortir, les mains levées, sous l'éclat des projecteurs, après un bombardement et un assaut simulés. Cet épisode fut inséré en bonne place dans la fameuse bande *Sieg im Westen* ».

Le fort du Hochwald dont il est question dans l'article du Major Bauer — auquel nous nous excusons de devoir faire des emprunts si larges — est le type même des ouvrages de la ligne

Maginot, et l'un des plus importants. C'est un de ceux que l'on montrait aux missions et aux journalistes alliés ou neutres. L'ensemble de ces ouvrages tenait l'extrémité septentrionale des Vosges. L'armement se composait de pièces de 7,5 cm. (probablement quatre), de lance-mines de 8,1 cm. à culasse et de canons antichars de 4,7 cm. Toutes ces pièces se trouvaient sous tourelles ou en casemates. L'épaisseur du couvert, rocher ou béton, atteignait environ 5 mètres.

La défense rapprochée était constituée par des ouvrages d'infanterie, armés d'armes automatiques. La garnison se composait de 1200 hommes.

Le Hochwald a été attaqué le 19 juin 1941 par des vagues successives de Stukas. Ces vagues, qui comprenaient 20 appareils, se relayaient tous les quarts d'heure, lâchaient des bombes de 1500 à 2000 kilos qui produisaient des entonnoirs de 10 mètres de diamètre sur 4 à 5 mètres de profondeur. *Ces projectiles n'ont causé aucun dommage au béton et aux blindages.*

Ce qui revient à dire que lorsque l'attaque d'infanterie n'a pas réussi, a fortiori quand elle n'a pas été déclenchée (comme c'est le cas pour le Hochwald), les effets obtenus par l'aviation et par l'artillerie seule n'ont produit que des résultats insuffisants, et qu'ils n'ont jamais provoqué la destruction d'un ouvrage ou la mise hors combat de la garnison.

C'est donc le combat rapproché, *l'assaut* qui est déterminant.

Fortifications belges.

Ce qui vient d'être dit à propos de la ligne Maginot peut s'appliquer à tout le front ouest de 1940 — c'est-à-dire aux fortifications belges. — Il convient de relever cependant un procédé employé par la Wehrmacht pour la prise d'Eben-Emael et qui ne fut pas répété pendant la première campagne de France. Il s'agit de l'emploi des parachutistes dans l'attaque d'un fort.

Cet ouvrage, qui se trouvait en bordure du canal Albert, et dont la garnison comptait 1200 hommes, était armé d'artillerie lourde et légère, de mitrailleuses qui flanquaient de leur tir les abords de l'ouvrage. Des abris profonds servaient d'emplacement d'attente aux défenseurs.

L'attaque se fit au petit jour. Un certain nombre de planeurs atterrirent sur la superstructure du fort ; ils avaient été lâchés par leurs avions remorqueurs alors que ceux-ci étaient encore sur l'Allemagne. Chacun d'eux portait environ dix hommes munis d'un équipement ad hoc et d'explosifs en suffisance.

Quand l'alarme retentit dans l'ouvrage, *il était trop tard.* Un grand nombre de coupoles étaient déjà endommagées à l'explosif, tandis que des grenades introduites dans la bouche des canons avaient mis ceux-ci hors d'usage.

Les parachutistes empêchèrent les défenseurs de sortir de l'ouvrage pendant qu'ils achevaient la destruction des pièces à l'explosif. Tout l'armement du fort d'Eben-Emael fut bientôt silencieux.

Nous constatons donc une *défaillance de la D.C.A. et singulièrement du service de guet*, comme aussi de la défense extérieure mobile.

Frontière franco-italienne.

Le secteur fortifié français des Alpes, qui a été attaqué par les Italiens en juin 1940, fut un des théâtres d'opérations où les fortifications remplirent le mieux leur mission. Maints exemples nous révèlent l'exploit d'ouvrages qui, placés à des endroits où l'assaillant était canalisé par le terrain, interdisaient le passage à des effectifs considérables, allant jusqu'à une division motorisée.

Il faut cependant tenir compte du manque de mordant, de la « prudence » qu'ont montrés les Italiens dans toutes leurs attaques, partiellement explicable, il est vrai, par des conditions atmosphériques très défavorables (froid, neige, brouillard).

Cela étant, il faut bien constater que les ouvrages n'ont, en général, jamais été abordés par les moyens d'attaque rapprochés, et que les troupes chargées de la défense des intervalles, des « hauts », ont fait perdre un temps considérable à l'envahisseur. Les tirs de l'artillerie française, parfaitement réglés, et dont les pièces étaient en partie sous rocher, comme aussi ceux des mitrailleuses, enrayèrent net toute avance de l'assaillant.

Durant les combats qui eurent lieu au Mont-Cenis, dans l'attaque des ouvrages de Turra, par exemple, toutes les entreprises italiennes échouèrent devant les feux d'armes installées sous rocher et que l'artillerie n'avait pu détruire, malgré la supériorité très marquée de l'assaillant. Nous trouvons en effet, à cet endroit, du côté italien :

1 régiment d'infanterie,
1 bataillon de chemises noires,
2 compagnies de troupes de couverture frontière,
d'importants moyens d'artillerie,

tandis que, du côté français, la garnison ne comprenait que :

2 officiers,
4 sous-officiers,
45 soldats,
qui disposaient d'armes automatiques et de deux canons de 7,5 cm.

Il convient de souligner encore, au risque de nous répéter, le rôle particulièrement important joué par la défense extérieure, avant-postes et sections d'éclaireurs-skieurs sur les « hauts », qui réussirent fort bien à enrayer l'avance des Alpini pourtant entraînés à la guerre en montagne.

La bataille des Alpes reste pour nous un exemple particulièrement intéressant du rôle que peuvent jouer des fortifications en montagne. Dans un terrain montagneux, où l'assaillant se trouve dans l'impossibilité de déployer ses gros

moyens, le feu seul permet aux ouvrages de remplir leur rôle, aussi longtemps que la défense des intervalles remplit le sien.

Campagne de Grèce.

En avril 1941, les opérations de la ligne Metaxas attirèrent notre attention sur la résistance qu'offraient les Grecs à l'envahisseur. Les conditions particulières de ces combats se rapprochant de celles dans lesquelles nous nous serions trouvés en présence d'une attaque de nos fortifications de montagne, fit renaître un espoir en la valeur de nos ouvrages. Car il ne faut pas oublier que la ligne Metaxas n'a jamais été percée, mais qu'elle se rendit au moment où les Allemands atteignirent Salonique.

Les méthodes que les Allemands employèrent dans ces opérations étaient identiques à celles qu'ils avaient appliquées dans leurs opérations précédentes. La manœuvre consistait à attaquer les ouvrages avec le scénario habituel, mettant en action des fusiliers, des pionniers, ou même des chars, tandis que l'infanterie de montagne ou l'infanterie motorisée débordait, tournait, pour prendre la défense à revers.

Les conditions atmosphériques franchement mauvaises (pluie, brouillard, neige) favorisèrent l'assaillant, en lui permettant d'approcher des ouvrages sans être vu et sans avoir subi leurs feux, et surtout leurs feux de flanquement. Il faut mentionner que la nature très escarpée du terrain interdit l'emploi des chars dans bien des secteurs, tandis que les bombardements d'aviation se révélaient impuissants sur les fortifications sous rocher. Ajoutons que le parfait camouflage des ouvrages, dans lequel les Grecs étaient passés maîtres, empêcha l'aviation de reconnaître les objectifs et diminua d'autant les effets de cette arme.

Mais, c'est surtout dans l'action de la défense mobile qu'il faut chercher la raison du succès de la résistance des fortifications grecques.

En effet, les combats qu'ils menèrent montrent bien l'agressivité dont ils faisaient preuve dans leur défense ; ils n'attendaient pas l'attaque derrière la muraille, mais contre-attaquaient l'adversaire avec une énergie farouche, à chaque occasion. L'exemple suivant, d'un des « Enseignements de la Guerre » de notre Service de renseignements, illustre bien cette attitude.

« Au début de l'après-midi, les Grecs engagèrent, par une sortie inconnue, un contre-assaut qui put être repoussé. Le bataillon fut ensuite menacé par une deuxième contre-attaque ; puis, jusqu'à 1700, ce fut une alternance continuelle de feux d'artillerie et de sorties d'infanterie. »

Il semble donc bien que les ouvrages restent en mesure d'offrir une résistance considérable, pour autant que la défense mobile, faisant preuve du même esprit de sacrifice et du même mordant que l'assaillant, empêche ce dernier de mettre en place ses moyens d'attaque, ou rejette ses troupes de choc, cul par-dessus tête, au delà de leur base de départ.

L'Atlantikwall.

Le protagoniste de la fortification, que doit être tout officier du Corps des Gardes-Fortifications, semblerait à première vue bien embarrassé pour prouver que l'attaque de l'Atlantikwall par les Alliés ne met pas en cause la valeur des fortifications en général et des nôtres en particulier.

Il faut considérer cependant les faits suivants :

Les moyens énormes mis en œuvre par l'assaillant.

a) *Les escadres alliées,* disposant d'un nombre impressionnant de canons allant jusqu'à des calibres de près de 40 cm., de lance-fusées, que les Allemands ne purent empêcher de s'embosser à bonne portée.

b) *L'aviation tactique, renforcée de l'aviation stratégique,* écrasant des ouvrages en béton sous des tonnes de bombes.

En outre, la fausse manœuvre des Allemands qui, en présence d'une attaque aéroportée sur leurs arrières, lâchèrent les intervalles, privant ainsi la ligne fortifiée de toute défense mobile, pour se replier plus en arrière où ils se trouvèrent en rase campagne et sans abri.

Si nous nous reportons aux conditions particulières de nos fortifications, il faut bien avouer qu'une situation pareille est difficilement admissible. On ne voit guère comment notre assaillant mettrait en ligne dans notre terrain, dans nos défilés, malgré nos destructions, des moyens pareils d'artillerie pour attaquer nos ouvrages. Et l'on n'aura garde d'oublier que ceux qui sont sous rocher offrent une résistance suffisante aux bombardements aériens.

Il semble donc qu'on ne peut tirer aucune conclusion défavorable concernant nos fortifications, à propos de l'attaque de l'Atlantikwall.

Ligne Siegfried.

C'est surtout au moment de la percée de la ligne Siegfried qu'on vit les plus fervents défenseurs de la fortification perdre pied et croire que les moyens d'attaque actuels étaient invincibles. A ce sujet nous extrayons du rapport d'un de nos officiers, envoyé en mission en avril 1945, à la première armée française, le passage suivant :

> « Le soir à l'Armée, on nous exposera que le système fortifié allemand, dans son ensemble, est resté, sinon invincible, du moins invulnérable aux coups de l'artillerie (jusqu'au calibre 240) en même temps qu'aux bombardements aériens. C'est en faisant tâter l'obstacle par des goums [1] marocains, qu'un tabor [2] put déceler enfin le point où la vigilance allemande fut prise

[1] Contingent armé fourni par une tribu arabe, conduit par des officiers français et chargé généralement du service d'éclaireurs.
[2] Bataillon.

en défaut. Il s'infiltra à l'intérieur des lignes ennemies [1], fit connaître aussitôt, par radio, sa position et sa chance et permit d'engager les réserves avant que la brèche ne pût être colmatée. »

Il y a lieu de constater, une fois de plus, l'impuissance de l'artillerie et de l'aviation sur des ouvrages se rapprochant sensiblement de nos fortifications.

Quant à la façon dont la défense se laissa surprendre, on n'aura garde d'oublier la pénurie d'effectifs dont souffrait la Wehrmacht durant l'année 1945 — cela expliquerait la facilité avec laquelle les goums réussirent à surprendre la défense mobile, trop peu nombreuse pour remplir sa mission.

C'est donc à une défaillance de la défense mobile qu'il faut attribuer le succès de la percée de la ligne Siegfried, en Alsace tout au moins.

Conclusions.

Tous les exemples que nous venons d'examiner nous permettent de conclure.

1. Que les fortifications bétonnées, bien construites, comme le sont la plupart des nôtres, celles du BBB en tout cas, offrent *une résistance appréciable* aux bombardements d'aviation et aux tirs d'artillerie.

2. Que les fortifications sous rocher, avec un couvert suffisant, offrent *une résistance complète* aux bombardements d'aviation et aux tirs d'artillerie.

3. Que seule une attaque d'infanterie (troupes de choc), renforcée éventuellement par des sapeurs, est en mesure de s'emparer, de détruire et de mettre hors de cause un ouvrage fortifié. Seuls, l'aviation, l'artillerie ou les chars sont insuffisants.

[1] Voir Pierre Lyautey, Carnet d'un goumier. (Campagne d'Allemagne 1945) page 59.

4. Que cette attaque rapprochée est extrêmement sensible aux réactions d'une défense mobile déclenchée au bon moment.

5. Que l'emploi de la bombe atomique, arme *stratégique*, se conçoit difficilement dans une opération *tactique* comme l'attaque d'un ouvrage fortifié ou d'une zone fortifiée. Et que même si cet engin devait être employé, on pourrait se montrer sceptique sur les résultats qu'on obtiendrait, quand on sait qu'à Hiroshima et à Nagasaki les conduites souterraines d'eau et d'électricité n'ont pas été atteintes par les effets de ce nouveau projectile, et que les quelques personnes qui se trouvaient dans les abris (l'alerte n'avait pas été donnée parce qu'un seul avion était signalé) ont été épargnées.

Il semble qu'il suffirait d'effectuer les travaux nécessaires pour mettre à l'abri les garnisons des ouvrages des effets de la chaleur, éventuellement de la radio-activité.

Premier-lieutenant MONTFORT.